DIALOGUE AVEC RÉMY PÉNARD

Marie VIROLLE

Nous sommes chez Rémy Pénard, dans son atelier, le 26 février 2020. Nous allons procéder d'une manière un peu originale pour cet entretien. Un bel ouvrage de Jean-Luc Peurot,* Les étriers blancs de Pégase*, est paru en 2019 (éditions Dernier Télégramme), qui s'appuie sur le parcours et la philosophie de celui qui s'est fait connaître à la fois comme Rémy Pénard et comme RY. Cet ouvrage, poétique, érudit, parfois presque ésotérique (dont on trouvera ci-après une présentation magistrale par François Huglo, reprise de Sitaudis), donne un certain nombre de clés pour aborder l'œuvre de Pénard. Nous allons essayer avec Rémy de le commenter, le compléter, le contester peut-être…, ce qui nous permettra de revisiter avec lui, d'une façon différente, son intinéraire de créateur.

Marie Virolle : *Peux-tu nous dire dans quelles circonstances a germé l'idée de ce bouquin ?*

Rémy Pénard : Au départ, en 2012, une universitaire devait faire une biographie. Le projet n'ayant pas abouti, la main est passée à Jean-Luc Peurot pour faire quelque chose sur mon travail. Moins important, moins exhaustif — j'ai une longue vie de recherche, de créations, d'expos, etc. Jean-Luc a travaillé pendant un an sur mes dossiers (j'avais réuni une documentation de 14 000 pages dans de gros classeurs). Ça partait de mon enfance — de mes ancêtres même, car je ne suis arrivé à Limoges qu'en 1966. Je suis né aux Sables d'Olonne. Je suis allé jusqu'à rechercher des renseignements sur les parcelles qu'ils cultivaient en Vendée, sur la toponymie de ces lieux : les noms des terrains sont souvent porteurs d'Histoire… Et au bout des 14 000 pages on aboutissait à mes activités contempraines de StamPoems…

Marie Virolle : *On parlait de toponymie, regardons maintenant du côté de l'anthroponymie. Tu signes RY. Peux-tu commenter ce choix ?*

Rémy Pénard : Ce n'est pas moi qui suis à l'origine de cette nomination. Ça remonte à loin et je ne l'ai pas adoptée rapidement. RY a quelque chose à voir avec Rémy, bien sûr… Mais un jour Jean Mazeaufroid a posé une question à un écrivain, Jean Thibaudaud, sur mon prénom et mon nom, et c'est lui qui a trouvé que le Y faisait charnière entre le nom du fils et du père… C'est aussi le Y de la fourche dans les branches d'arbre…

Triple tampon de Rémy Pénard pour le Mail Art (Photo O. Orus).

Marie Virolle : *Jean-Luc, lui, parle de Ry, le village dans l'œuvre de Flaubert…*

Rémy Pénard : C'est plus littéraire…

Marie Virolle : *Tu racontes que ta vocation, par exemple, celle du travail du bois, est née quand tu*

étais vraiment petit, avec un jeu de « Petit menuisier »… Est-ce que tu te sens, au fond, très héritier de ton enfance ?

Rémy Pénard : Ah oui ! Ah oui ! Sans cette enfance-là, je ne pense pas que j'aurais fait ce que j'ai fait. Le bois… On est après-guerre (je suis né en 44), c'est dur l'après-guerre sur la côte atlantique. Il a bien fallu attendre la fin des années 50 pour voir les choses changer, s'améliorer. On n'avait rien, on n'avait même pas un pot de peinture pour repeindre la porte, on ne trouvait rien… Au début des années 60, tout s'est mis à exploser…

Donc, enfant, on jouait avec presque rien : trois cailloux, un bout de bois… Et mon père faisait des coupes de bois tous les ans dans une châtaigneraie. En Vendée, il y a beaucoup de châtaigniers, on est sur une veine qui vient de la Bretagne et qui arrive ici, en Limousin, puis qui s'en va jusque vers la Corse ou l'Italie… Je m'imprégnais de ce bois, de cette odeur d'écorce… Avec un couteau je le taillais… Et j'avais l'impression que quelqu'un d'autre à travers le monde faisait la même chose que ce que j'étais en train de faire… C'est une forme de communication qui m'est personnelle, que j'ai développée : à chaque fois qu'on fait un geste — manuel, de travail — il y a quelqu'un en même temps qui fait la même chose…

Marie Virolle : *Peut-être est-ce la fraternité des artisans ?*

Rémy Pénard : Peut-être…

Et il ne faut pas oublier le jeu du sécateur. Car je jouais avec le sécateur de mon père et je me suis d'ailleurs coupé profondément en mettant la main et l'outil dans les rameaux… J'en ai gardé la cicatrice. (*Il la montre*). Je maniais ce sécateur, je faisais des bûchettes et je jouais avec presque rien : de vieilles bouteilles, etc. C'est là que la création a démarré.

Quand je suis gamin, mon frère vient de décéder à l'âge de deux ans ; moi, j'ai failli mourir à la naissance : j'étais cyanosé, mes poumons ne s'oxygénaient plus. J'étais un enfant à la santé fragile, toujours malade, absent de l'école. Il faut occuper tout ce temps, et ma mère me disait : « T'as qu'à dessiner ! » Et je me suis pris au jeu. Je ne sais plus qui disait : « L'art n'a jamais été fait par les personnes en bonne santé »…

Marie Virolle : *Je vais prononcer deux noms qui vont sans doute être des déclencheurs de parole pour toi : Dada et Hausmann…*

Rémy Pénard : J'en ai parlé à différentes reprises. Je me trouve en Vendée encore en 1963 et je vais rencontrer un artiste américain qui vit sur la côte atlantique : David Norman-Metzger. Il est sympathique, simple, il vit chichement, on le voit avec son vélo, son bleu de travail et ses bottes. Sa femme, assez exentrique, était modèle dans un atelier de Montparnasse. Ils sont très près des animaux, s'occupent de la SPA. Son frère, carrossier, lui envoie des États-Unis des peintures acryliques en tube, grande nouveauté pour moi : cela n'existe pas encore en France. Il peint un peu cubiste, et un jour il me dit : « J'ai été l'élève de George Grosz, en cours du soir aux USA ». En effet, George Grosz, peintre « dégénéré », avait fui l'Allemagne nazie et, pour survivre, il donnait des cours. Et il m'explique que c'est un Dadaïste. Je n'ai pas 20 ans et cela m'impressionne et m'intrigue beaucoup… Au début des années 70 j'expose dans une galerie vendéenne, celle de Gaston Planet, des peintures d'inspiration cubiste que j'avais réalisées dans les années 60 — j'aimais beaucoup le peintre espagnol

Juan Gris — et il a fait une petite plaquette avec un écrivain Pierre-Louis Rossi qui a fait une thèse sur Dada à Paris. Me voici confirmé dans le fait que Dada existe bel et bien ! J'arrive à Limoges pour travailler. J'avais une formation technique en mécanique, et l'on recrutait dans ce domaine. J'entre à la Saviem pour m'occuper de moteurs marins pour des bateaux de la douane et de la gendarmerie. Je ne connais personne. Un dimanche — le dimanche il n'y a pas grand monde à Limoges car sa population étant venue de la campagne, les dimanche on repart dans la famille —, je passe devant une librairie et je vois un livre *Dada, art et anti-art*. Je reviens en semaine et, en feuilletant l'ouvrage, je découvre que Raoul Hausmann vit à Limoges. Ensuite j'ai rencontré Bernote, qui connaissait très bien Hausmann. Il n'est pas très connu à Limoges et guère entouré, si ce n'est par un groupe d'amis, mais sa renommée extérieure est grande. À moment donné j'ai glissé vers les Dadaïstes parce qu'avec l'Art Postal on est en quelque sorte les héritiers de cette époque. Dans les années 70, j'ai rencontré Viallat et ce que je fais l'intéresse.

Marie Virolle : *Parle-nous de ta production de ces années 70, puisque tu viens de monter une exposition chez toi de travaux de cette période.*

Rémy Pénard : C'était l'époque de « Support-Surface » — 12 artistes en tout et pour tout — et moi je travaillais sur la toile libre comme de très nombreux artistes. Viallat était enseignant ici à Limoges, il avait des élèves comme Max Grandjean, Jean-Pierre Bord… Je fréquentais leur atelier, et j'allais aussi chez Viallat rue de la Mauvendière pour voir ses travaux. C'était étonnant pour moi de voir ces toiles libres, des filets partout, des boules de ficelle, des nœuds. Et puis les profs s'en vont, les élèves entrent dans la vie professionnelle : imprimerie, sérigraphie… et je me retrouve tout seul. Il ne restait que Mazeaufroid, instituteur, et Pierre Courtaud, avec qui j'ai fait une trentaine de livres d'artiste. C'est là que je suis entré dans les réseaux de Mail-Art. Dès le début des années 70. C'est confidentiel et un peu compliqué. C'est un peu comme la Résistance : on sait que ça existe mais on ne sait pas à qui il faut s'adresser… J'ai trouvé sur mon chemin un Allemand, Hans Werner Tekman, il travaille à l'époque sur la défense de l'environnement. Pour motiver les artistes, c'est bon car ce sont des réseaux qui s'étendent partout. Et puis il va y avoir quelques rencontres postales et je vais même être invité en 73 aux États-Unis pour participer, avec un personnage historique de « Fluxus », Ken Fredman, dans un musée à Omaha dans le Nebraska. Je suis parti comme ça…

Rémy Pénard dans son bureau-atelier nous montrant les traces d'événements auxquels il a participé (Photo O. Orus).

Marie Virolle : *Comment concrétisais-tu ta façon de faire du Mail Art à cette époque ?*

Rémy Pénard : Les gens croient qu'on est des décorateurs de cartes postales… Ce n'est pas ça. On pourrait dire que ce sont les réseaux avant Internet… L'art postal existe depuis que la Poste existe. Pour la France, je situe le début à l'époque de la République, 1793 : on voit les premiers balbutiements du pli affranchi, des couleurs, des pochoirs. Le Mail Art contemporain débute chez les Dada. Celui qui va réellement concrétiser le mouvement, c'est Ray Johnson à New-York en 1962. Ça avait commencé à Greenwitch Village et Brooklin : les artistes se faisaient des échanges. Ces artistes font aussi des « meetings ». Bien plus tard, j'ai participé à de tels meetings en Allemagne, en Belgique, en Italie, avec des artistes comme Spit Pen, un Australien, par exemple, avec qui je suis toujours en relation. Ce sont des mecs constamment en train de voyager aux quatre coins de la planète.

Marie Virolle : *De grands internationalistes…*
Rémy Pénard : Oui, Oui. Ils ont même implanté le Mail Art à Cuba, au Vietnam, etc. Vinci, un Suisse, est l'inventeur des cartes qui ont le format des *paninis* des joueurs de football… Il s'instaure alors tout un jeu d'échanges… Il a fait deux expositions, l'une à Zurich, et l'autre à Vancouver où j'ai participé. Il y avait 1 500 petites cartes ! Impossible d'avoir le jeu complet (*rires*) !. Tout est fait pour favoriser le contact, le réseau : on va faire des livres d'artistes, des planches, etc. Une production intense… J'ai rangé toutes mes archives dans 250 boîtes… C'est dire… Je n'ai plus de place, j'arrête d'archiver ! Quelqu'un m'a dit que j'avais plus de correspondances que Flaubert… Je dois avoir à peu près vingt mille lettres… Le devenir de tout ça ? Ceci dit, un business s'est organisé, on commence à voir des choses en vente sur Internet. Des choses qu'on a données… L'autre jour, je vois une carte, je clique dessus : 49 euros ! Il y a moins cher : Jean-Pierre Blanchet a trouvé un truc que j'avais fait en 92 : 3 euros… Un autre aux US : 75 dollars… On n'échappe pas au business…

Marie Virolle : *La circulation gratuite de toutes ces belles œuvres est gagnée par la frénésie néo-libérale… En parlant de circulation, des idées, des œuvres, des gens, tu as été à l'origine de la création de revues, en particulier* Le Sécateur. *Peux-tu nous raconter cette aventure-là ? Son titre est-il lié à cette « auto-agression » de l'enfance ?*
Rémy Pénard : Oui, mais surtout, le sécateur était mon outil de travail. Moi, mes outils n'ont pas été obligatoirement des pinceaux, ce pouvaient être scies, sécateurs, ciseaux…

Quelques numéros de la revue *Le Sécateur* (Photo O. Orus).

Marie Virolle : *Comme l'écrit Jean-Luc Peurot : « Homme des bois et homme du bois »…*

Rémy Pénard : Oui, j'ai beaucoup travaillé le bois… Moi, je ne suis pas un poète. Pas même un plasticien, l'Art Postal étant considéré juridiquement comme de l'édition, même si moi je l'apparente à de la poésie visuelle. Les poètes et les plasticiens ont toujours fait œuvre commune. Les Dadaïstes, les Surréalistes se sont édités, illustrés, ont croisé leurs créations… Mais nous, personne ne voulait nous publier. La meilleure chose dans ces cas-là, c'est de passer à l'acte, de se débrouiller. J'avais fait beaucoup de graphisme, de dessin industriel pendant les études, j'adorais les perspectives, la lettre, l'image. De ce point de vue, ça a démarré facilement. Une grande partie de mes *Sécateurs* ont été édités dans les sous-sols du bâtiment administratif qui abritait la CGT à la Saviem. Je me suis servi de leur offset. Les gars étaient sympas… C'était une plaque d'alu que tu montais sur la machine. À la fin, la machine prenait du jeu. Et *Le Sécateur* lui-même ne se composait plus que d'une feuille. Ça sentait la fatigue… J'avais un copain qui faisait de la sérigraphie : il travaillait très bien, à la main… Au total on a sorti 23 numéros du *Sécateur* à 200 exemplaires, tout à la main, reliés à la main.

Marie Virolle : *Au début les numéros étaient épais, conséquents, nourris. J'y vois des échanges, avec* Tel Quel *par exemple*…

Rémy Pénard : Ma feuille de chou, même Bernard Pivot en avait eu connaissance, par l'intermédiaire de Robert Sabatier. Jean Mazeaufroid m'a dit que dans le volume 3 de *La poésie moderne*, il cite *Le Sécateur* de Rémy Pénard. Serge Brindeau, lui, a dit de cette revue : « Il fait chanter le mot *Révolution* dans les bois »…

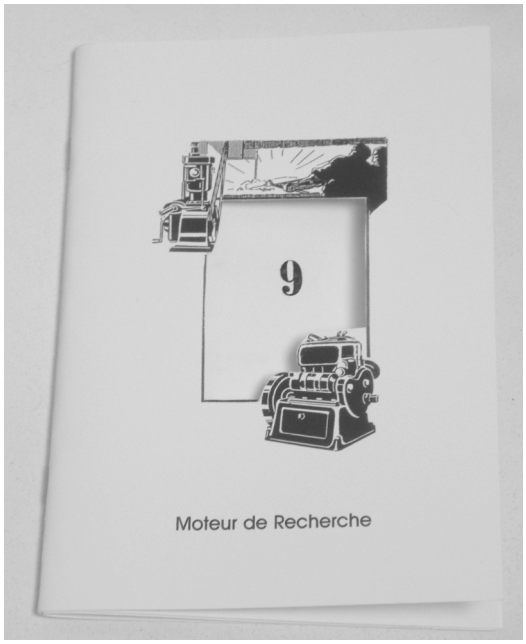
Marie Virolle : *Et la maison d'édition qui publiait* Le Sécateur *et d'autres productions de Mail Art s'appelait Le Sous-bois… En fait on ne quitte jamais le bois, les bois… Avec cette maison d'édition, tu as fait aussi pas mal de livres d'artistes ?*

Rémy Pénard : Oui, surtout avec Pierre Courtaud. On a même publié, avec Pierre, une boîte, *King Fisher*, en hommage au Martin Pêcheur, avec un texte inédit de Gertrude Stein, dont Pierre était le traducteur. On a publié du John Cage aussi, par exemple. Pierre Courtaud habitait à La Souterraine. J'arrivais chez lui, avec une pile de documents, il avait une grande table, il se mettait à un bout, moi à l'autre bout, et quand je repartais chacun de nous savait ce qu'il avait à faire. On se comprenait, on travaillait chacun à la manière de l'autre…

Marie Virolle : *Avec Pierre Courtaud vous avez aussi lancé une autre revue, ou une collection, qui s'appelle* Moteur de recherche. *Le principe en est : un peintre / un poète ?*

Rémy Pénard : *Moteur de recherche* continue à paraître : le prochain qui sort c'est Jean-Luc Peurot, justement, illustré par Joël Tabaraud. On en sort un par an environ, mais c'est plutôt un a-périodique. Formellement, c'est une grande feuille A3 pliée plusieurs fois. Ça fait un peu post-soviétique… On y a publié de nombreuses et belles collaborations. Par exemple, celui-ci, le n° 9, encore disponible : *Dé-liaison*, avec Françoise Clédat pour le texte et Daflo pour l'illustration. Le but de cette série est non lucratif. Comme on l'écrit dans la présentation : « L'objectif des ventes consiste simplement à pourvoir aux frais de

la publication du prochain exemplaire à paraître ».
À la suite de la mort de Pierre en 2011, c'est son neveu Bernard Courtaud qui a pris la direction littéraire.



L'a-périodique *Moteur de recherche* n°9, 2018 (Photo O. Orus).

Quelques numéros de *Moteur de recherche*
N°0 *La répétition demeure*, Pierre Courtaud / Rémy Pénard
N°1 *Louange de l'escargot*, Pierre Garnier / Pierre Amhert
N°2 *Orgueil*, Didier Ayres / Yasmina Mahdi
N°3 *La Chute d'Icare*, Alain Anseeuw / Guy Teste
N°4 *Combarelles*, Christian Limousin / Joël Desbouiges
N°5 *Des fruits*, Fabrice Caravaca / Francis Lavoute
N°6 *They Spilt England*, Benjamin Vareilles/François Coudert
N°7 *Mais tissent*, Solange Clouvel / Joël Frémiot
N°8 *Se confondre au paysage*, Tom Nisse / Patrick Dubrac

Marie Virolle : *Si je reviens à mon idée premiere : nous appuyer sur le texte de Jean-Luc Peurot pour guider notre chemin — si tortueux parce que tu as fait tellement de choses ! —, je vais aborder des aspects un peu plus subjectifs, notamment ce passage intitulé « L'être alerte énoncé lettre à lettre ». Disant que tu aimes beaucoup les lettres, à tous points de vue, Jean-Luc t'offre un petit abécédaire, qui commence par R « comme Réfractaire, Résilient, Récalcitrant ». Toi, qu'entends-tu là ?*

Rémy Pénard : Résistant c'est sûr ! *[M. V. : Il ne l'a pas écrit, c'est toi qui le rajoutes (rires)…]* Récalcitrant, moins avec l'âge ! Pourquoi résistant ? D'abord, 68 avait créé le rapprochement du monde du travail avec les intellectuels. Aujourd'hui ce serait impensable.

Marie Virolle : *D'ailleurs tu t'es toi-même mis à distribuer des poèmes comme tracts !*

Rémy Pénard : À la sortie de l'usine, j'ai distribué 2 500 poèmes ! Du fait que j'avais une revue, j'ai reçu une circulaire de Jack Lang, adressée à toutes les revues qui leur demandait de faire quelque chose pour « Le Printemps des poètes ». J'ai eu l'idée de demander des textes à des poètes, Jean Mazeaufroid, Pierre Courtaud, Jean-Luc Peurot, Christine de Maisonneuve, etc. J'imprime ça sur des papiers de couleurs différentes, avec l'idée que cette différence de couleur créerait des échanges. Ce jour-là, à la sortie de l'usine, il y avait un gars qui distribuait des tracts de la CGT, un autre distribuait un document de *L'Humanité*, et nous avec nos poèmes. Je vois arriver un journaliste de Radio Centre Ouest (devenue Radio France). C'est quelqu'un qui avait fait des grands reportages, qui avait interwievé Allende ou Khadafi… Il m'a dit qu'il avait vu énormément de choses dans sa vie mais jamais quelqu'un qui diffusait des tracts de poésie à la sortie d'une usine… Il voulait qu'on fasse un enregistrement pour France Inter, et cela s'est fait le lendemain dans les

studios de la radio. J'ai dit dans cet entretien, entre autres cette phrase qui a marqué : « On peut toujours écouter la poésie au milieu du bruit des moteurs ». A suivi un plateau de télé à France 3, et, de fil en aiguille, grâce à la possibilité des « Grilles ouvertes » de la chaîne, j'ai pu monter moi-même une émission pendant trois semaines, que j'ai intitulée « Au verso des vers ». Pierre Courtaud, René Bourdet et quelques autres y ont participé. En 83, on tournait encore avec la pellicule, on n'était pas en vidéo, il y avait un caméraman, un preneur de son… Nous sommes même allés au bord de la mer pour filmer deux minutes de vagues… avec hôtel, repas… On ne lésinait pas sur les moyens dans le service public à l'époque. Et moi, ça me changeait de mon ordinaire à la Saviem ! Le film a été monté, est passé, et a plu ! Je suis convoqué chez le directeur de la chaîne 3. Il me dit : « Vous nous intéressez, ils cherchent des producteurs à Canal » (Canal + démarrait alors). Hélas, j'avais ma mère, handicapée, avec moi et je n'ai pas pu répondre à cette proposition. J'ai gardé ma mère pendant vingt-trois ans près de moi. J'ai rebondi autrement… En 97 par exemple, avec le Mail Art, auquel je m'adonnais intensément (je me levais à 4 heures du matin pour m'y consacrer avant de partir au boulot). Un jour je vois arriver un couple d'Italiens dans une grosse Mercedes. Ils me demandent si j'ai mon dossier d'exposition… Ils me disent que je suis très connu en Italie. C'est vrai qu'à l'époque il y avait deux pays où le Mail Art fonctionnait bien : les États-Unis avec Ray Johnson et l'Italie avec un certain Cavellini. Une exposition itinérante lui a rendu hommage il y a quelques années : le seul endroit ou elle est passée en France, c'est… Panazol [banlieue de Limoges, ndlr] : les gens ont cru que Panazol c'était un médicament ! (*Rires.*) Ensuite elle est passée par Séville et a terminé sa course en Ukraine. Qui étaient ces Italiens venus me voir à Limoges ? Giancarlo Da Lio, prof de Philo à l'Université de Venise et Tiziana Baracchi (elle est décédée il y a deux ans), anesthésiste à Venise. Ils ne vont pas me lâcher, et je vais atterrir à la biennale de Venise en 2003 pour la première fois ! J'y reviendrai plusieurs fois.

Marie Virolle : *Avant de parler de tes participations à la Biennale d'Art contemporain de Venise, revenons au mot « Résistance », si tu veux bien et parlons de cette connexion entre le monde ouvrier et le monde des créateurs.*

Rémy Pénard : Il va y avoir ce rapprochement des intellectuels et du monde du travail, certes. Et je suis un artiste ouvrier. Mais, arrivé à un certain niveau, on ne franchit pas la barrière. À un moment, c'est fermé : les institutions n'ouvrent pas leurs portes comme ça. Par exemple, les histoires autour du FRAC [Fonds régional d'Art contemporain, ndlr] le montrent : ils vont acheter des œuvres d'artistes mais dans des réseaux de galeries… En faisant de la résistance, ça ouvre d'autres portes et ça permet d'avoir un mental et de franchir les obstacles. Pour la biennale de Venise certains ont pensé que c'était un canular que j'avais monté. J'avais des papiers officiels d'invitation avec des tampons de la biennale, personne n'y croyait. Car je n'étais pas sur le pavillon officiel de la France. C'était le cinquantième anniversaire de la biennale. Pour cela avait été créé « Extra 50 » et c'est dans ce cadre-là que j'y ai participé : nous étions seulement trois Français invités. Et les deux autres ne sont pas venus ! J'étais donc le seul Français au milieu d'Américains, de

Japonais, de Serbes, d'Allemands, etc. C'était pour moi une consécration, j'étais arrivé à un but. Et je pense que si je n'avais pas résisté, je n'aurais rien fait du tout, sinon sombrer dans le désespoir.

Marie Virolle : *Continuons à suivre Jean-Luc Peurot dans l'exploration des lettres de ton nom. Il a écrit : « É comme Éclairant, Éclaireur, Éclectique, Élégant ». Qu'est-ce que tu retiendrais ?*

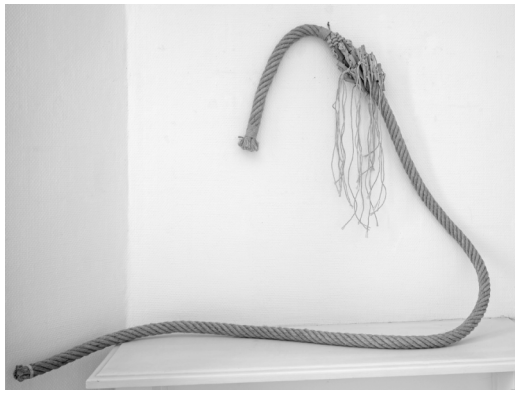
Rémy Pénard : J'aime bien le partage. Je suis toujours entouré, et j'ai emmené avec moi certaines personnes, des jeunes qui avaient envie de faire des choses, de créer. La rencontre, l'échange ont toujours été importants pour moi. J'insisterai sur É comme Échange.

Marie Virolle : *Tout comme « Résistant », « Échange » n'est pas dans la liste de Peurot. Tu es vraiment un franc-tireur… (rires). Pourrais-tu* gloser ce qu'il a choisi, lui, l'adjectif *« Éclectique » ? Tu t'es intéressé successivement ou concommitamment à différentes veines ou tendances ou courants…*

Rémy Pénard : Oui, je mène plusieurs choses de front. Jusqu'à m'épuiser parfois… Tous les ans, par exemple, depuis une quinzaine d'années, on choisit un dimanche pour aller en Creuse avec un copain botaniste, ornithologue, philatéliste et on fait un travail d'art postal sur les ressources environnantes. On est un petit groupe d'une dizaine. Autre exemple, pour le centenaire de Dada, on était plus de cinquante, à moitié déguisés, on portait les reliques, un crâne de cheval et le dictionnaire de 1916 où a été trouvé le mot « Dada » : au départ il y avait plus de policiers que de participants… De plus, c'était l'année des Ostensions à Limoges, les gens pensaient que ce « carnaval » était une parodie des processions… Et le soir je faisais du Mail Art, et le lendemain autre chose. Je pense qu'il faut savoir couper ainsi ses journées…

Marie Virolle : *On est encore avec le sécateur (rires). Une autre facette de ton travail, que l'on peut voir dans la petite exposition que tu as montée à côté, s'apparente à ce que certains appelleraient « l'art élémentaire », à partir de matières « primaires » ou « naturelles », ficelle, toile de jute…*

Rémy Pénard : J'ai toujours eu une sensibilité pour les matières et les matériaux, pas seulement le bois, mais aussi la toile, le tissu. Gamin, à côté de celle qui maniait la machine à coudre, je connaisais la différence des tissus, le calicot, le drap, je les touchais, je les sentais… C'est comme le bois, quand tu pèles le châtaignier, tu le sens… Et puis j'ai été marin quelques mois, je connais les cordes, les nœuds, les épissures…



Rémy Pénard, *Épissures*. Exposition travaux des années 70. (Photo ©Vincent Schrive)

J'ai commencé à dessiner en faisant du décalque. Ma mère lavait le papier du beurre, le faisait sécher et me le donnait pour décalquer. Et j'ai toute une histoire avec le papier, le carton : les boîtes de sucre, le papier du boucher, j'ai gardé une mémoire profonde de ça. Je suis tactile…

Internet et tout le virtuel, je n'arrive pas à m'en satisfaire…

Marie Virolle : *« M comme Matinal, comme Mémoriel, comme Militant, comme Méritant », écrit Jean-Luc Peurot…*

Rémy Pénard : Je me lève à six heures, je suis au boulot à sept heures, même en hiver. Le matin, je suis en forme, je n'ai pas de douleurs. Militant, moins maintenant. J'avais fondé en 79 une commission culturelle au sein de Comité d'Etablissement à la Saviem, je l'ai animée pendant dix ans. Ça a commencé à flancher quand il y a eu les licenciements : certains camarades m'ont fait remarquer que c'était plus important de se mobiliser pour garder le boulot que pour la culture… Un jour de fête de la musique, j'avais fait venir un quartett de Jazz à la caféteria, et ce jour-là — coïncidence ou non —, la direction a distribué les lettres de licenciement… J'ai eu des réflexions… Jusqu'à présent, même retraité, je suis syndiqué.

Marie Virolle : *Le Y bien sûr, c'est la clé, bien posé au milieu de son ouvrage par Jean-Luc Peurot, c'est l'étoile de la constellation de Pégase… Est-ce que tu accordes de l'importance à ces signes, à ces interprétations symboliques ?*

Rémy Pénard : Lorsque j'étais jeune, l'un de mes cousins était prestidigitateur, et il grattait un peu dans les sciences occultes. Plus tard, les signes et les ouvrages sur les signes ont continué à m'intéresser, les talismans me parlaient visuellement. Le Y au départ c'était la fourche des branches d'arbres. Après tu peux décliner comme tu veux : la fronde, le frondeur, par exemple. J'ai fait une performence à l'Université de Belgrade en 2006 : j'avais mis la fourche dans un sac. Le douanier fouille mon sac et trouve ça, il a très bien reconnu une fronde, mais les élastiques étaient dans la valise, en soute, la rendant « inoffensive », je lui ai expliqué que j'allais à l'Université, et nous en avons plaisanté… J'ai fait une performance avec des cibles et des projectiles qui éclaboussaient. On m'avait dit : « Les Serbes, c'est des frondeurs… ».

La fronde au mur du bureau-atelier de Ry (Photo O. Orus).

Marie Virolle : *À ce moment où nous évoquons le Y, pourrais-tu nous parler des tampons ? Ce sont des signes complexes de communication…*

Rémy Pénard : J'ai cinq cents tampons ! Je vais vous les montrer, ils sont dans des tiroirs. Le dernier que je viens de faire est en rapport avec Gatti et le maquis de la Berbeyrolle, avec une citation de Makhno.

Les donnateurs à la souscription pour la pierre levée de Gatti recevront du Mail Art et des sérigraphies autour de Gatti.
J'ai deux sortes de tampons : les tampons dits de surface, ceux qui figurent sur le courrier et les tampons de travail qui me servent pour faire les StamPoems. Je les compose avec des collages de papier. J'en ai fait sur le cinquantenaire de Mai 68, j'ai fait une série pour un livre avec Pierre Courtaud, *Le Hibou dans la forêt*,. J'ai travaillé avec un Japonais Nakamura, pour faire un livre sur Pierre Garnier et la relation franco-japonaise. Du coup, plus tard, une prof de l'Université de Tokyo est venue ici pour voir mon travail, et un photographe japonais a pris plus de 500 photos, il est resté quatre jours… Il y a des gens qui m'ont demandé de leur faire des « tatouages » au tampon sur le corps…

Quelques-uns des tampons de Ry. (Photos O. Orus)

Je suis un paysagiste : mon travail sur les Y, les arbres, les sous-bois en témoigne. Mais je ne « peins » pas le contenant, je rends le contenu. Dans mon imaginaire, ces signes sont contenus dans le bois. C'est eux qui vont donner les futures branches. À une époque j'allais dans la nature en période d'automne quand il n'y avait plus de feuilles, je faisais des photos ou bien je dessinais les branches entremêlées — j'ai des carnets de cela — et je recomposais ces dessins pour faire certains tampons. Ainsi, je peux les reproduire autant de fois que je veux. C'est le tampon comme « art et communication marginale », comme le disait Hervé Fischer.

Marie Virolle : *C'est la base même de la reproduction, et on trouve déjà ce principe dans tes travaux des années 70…*

Rémy Pénard : Oui, et Warhol par exemple reproduisait des boîtes de soupe, de lessive, etc. Lui c'était des choses de la consommation. Moi je suis hors consommation.
Les StamPoems sont un jeu de montages, de collages, de tamponnage, une poésie visuelle à partager par boîtes aux lettres. Voici par exemple un « recueil » de quinze de mes StamPoems sous la forme d'un carnet de

cartes postales, confectionné par les élèves en inprimerie du Lycée professionnel Maryse Bastié de Limoges.

Trois StamPoems de Rémy Pénard sous forme de cartes postales.

Marie Virolle : *Si l'on revient vers les lettres du nom, Jean-Luc Peurot associe le P à « Patient, Pensant, Perlé… », que retiendrais-tu ?*

Rémy Pénard : Patient et pensant. Je suis patient parce que je crois à ce que je fais. Et puis avec l'âge on a le bénéfice du temps. On réoriente plus facilement. Là, je suis en train de faire un portfolio avec un architecte italien : à un moment je me suis aperçu que j'arrivais à une impossibilité ; mais tout de suite une autre idée arrive et fait redémarrer le travail. Plus jeune, avec moins d'expérience, je me serais affolé, énervé…

Marie Virolle : *Mais est-ce que cette patience n'est pas inhérente à la nature de ton travail, de ta méthode. Dans un titre Jean-Luc te qualifie d'« artiste-œuvrier ».*

Rémy Pénard : Cette formule est belle.

Marie Virolle « N comme Naturel, Non-figuratif »…

Rémy Pénard : Je regrette de ne pas avoir mieux approfondi la figuration. J'aime beaucoup les paysages. Et le dessin. Et quelque chose se dégage du crayon, qu'on ne peut pas deviner : le bras étant la prothèse du cerveau, le mystère reste entier sur ce qu'il va faire, des lignes souples, enroulées, ou rigides… Au début j'étais très rigide : mon cubisme, par exemple.

Marie Virolle : *Ton premier tableau s'intitulait « La cave ». Peux-tu nous en parler ?*

Rémy Pénard : Il est sur toile, date de 65, et était hypercubiste… Avant ça, j'avais fait beaucoup de copies : du Jérôme Bosh, du Renoir, du Juan Gris, J'étais éclectique dans mes goûts, je cherchais mon style. C'est très important d'être soi, et de sortir de soi. Je ne suis pas un peintre : dans ce que je fais il y a la notion de *travail* !

Marie Virolle **:** *« A comme Accueillant, Adroit, Attentif, Avenant »…*

Rémy Pénard : Accueillant, oui. De très nombreuses personnes passent me voir ici, du monde entier, puisque le Mail Art c'est la mise en réseaux de la planète… Mais maintenant c'est plutôt « sur invitation »…

***Marie Virolle : « R** comme Rebelle »…*

Rémy Pénard : Oui profondément. Et révolté. Mes ancêtres étaient chouans, beaucoup ont été massacrés, quelques-uns étaient riches mais la fortune a été dilapidée. Je viens d'un milieu très pauvre. Ma grand-mère est morte dans une flaque de boue, sans secours, ma mère mendiait son pain avec sa sœur jusqu'à ce qu'elle trouve à s'employer chez des bourgeois, mon père était domestique avant de devenir ouvrier. J'ai eu très tôt une conscience de classe et un engagement contre l'injustice sociale. Je n'aime pas la bourgeoisie. À la limite, je préfère les nobles…

***Marie Virolle :** « R comme Recueilli »… ? Jean-Luc Peurot ajoute : « Et le Ry recueilli affiche un état d'esprit isolé du monde extérieur pour, de la sorte, se concentrer sur sa vie intérieure. Il ne lui reste plus qu'à rassembler, réunir des éléments dispersés pour, à loisir, récolter, collecter, colliger »…*

Rémy Pénard : Je suis content de ce qu'écrit Peurot dans ce livre. Cela me touche parfois beaucoup…

***Marie Virolle :** Avec le D on arive au bout de ce petit abécédaire de ton nom. « D comme Dissemblable, Distinct, Différent, Déviant »…*

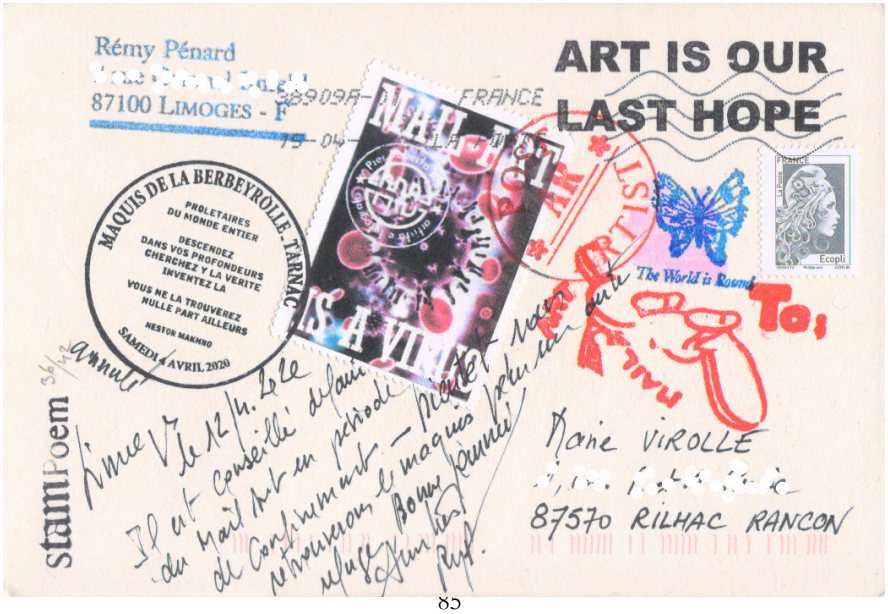
Rémy Pénard : Peut-être veut-il évoquer ce côté chez moi où je ne saisis pas toujours les perches qu'on me tend. J'ai dénoncé l'art officiel et les apparentés à ce que je considère comme l'art officiel. Au départ, trois pays avaient instauré un art officiel et un ministère de la Culture : l'URSS de Staline, l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie. Avant c'était dans les églises… Je rappelle que Malraux ne voulait pas être ministre de la Culture, il voulait être ministre de l'Information… Quand Mitterand est arrivé on a reparlé d'art officiel, d'une autre manière. Ça représente la pensée, l'idée, l'image du pays pour donner au monde un certain regard sur le pays. Et tout un chacun, dont moi, n'a pas forcément envie de se faire cataloguer sur ces pages-là.

***Marie Virolle :** Pour toi, si je comprends bien, l'art officiel en France c'est celui qui est aidé, « sponsorisé » par les institutions ?*

Rémy Pénard : Dernièrement une dame férue d'art m'envoie un mail sur un artiste hongrois qui explique qu'à l'époque du communisme il ne pouvait pas sortir des institutions… Alors que nous on voudrait y entrer… C'est vrai que maintenant c'est plus démocratisé… Et puis l'État s'est désengagé au profit de « mécènes » privés qui, eux, ne voient que le côté commercial de l'art… Pour moi, les Musées sont des hommage au passé, des cimetières. Or ils ont décidé en « haut-lieu » de créer des musées d'art contemporain, c'est-à-dire pour des artistes vivants… Avant les artistes vivants n'entraient pas au musée, sauf exception… Un jour, une femme trainant un enfant en haillons passe devant une salle des ventes et le petit s'écrie : « C'est mon papa qui a peint ce tableau ! ». Le commissaire-priseur fut touché et honteux d'adjuger le tableau à un prix élevé devant cet enfant qui n'avait rien. La légende veut que ce soit à partir de là qu'ait été codifié le « droit de suivi » pour les héritiers, de 3% à l'heure actuelle.

***Marie Virolle :** Pour terminer ce dialogue, pourrais-tu nous dire ce que tu as pensé de cet ouvrage de Jean-Luc qui t'a mis en scène et en valeur !*

Rémy Pénard : J'étais très content que ce livre voie enfin le jour. Parce que depuis le temps qu'un ouvrage devait paraître sur mon travail… L'universitaire allemande au double doctorat avait traîné huit années sans résultat ! Le livre de Jean-Luc c'est enfin une trace conséquente. Des articles, j'en ai eu beaucoup mais là, c'est plus profond. On a fait la remarque à Fabrice Caravaca, l'éditeur, que ce livre n'était pas vraiment sur moi puisqu'il n'y avait pas mon nom. Et c'est vrai que ce Rémy Pénard pourrait être un personnage et non un être réel. Ce pourrait être imaginaire ou facétieux, un canular… Un certain Luther Blissett, footballeur anglais du Milan AC dans les années 60-70 avait déclaré que des Luther Bllisset il y en avait plein, qui pouvaient s'approprier son nom. Certains ont sauté sur l'occasion et des livres sont sortis… Les situationnistes ont travaillé sur Luther Blissett… Ce « camouflage » pourrait être assez drôle, dans mon cas. Ça ne me gêne pas vraiment.

Marie Virolle : *Rémy Pénard est le prétexte du livre de Jean-Luc Peurot. Nous, dans cet entretien, nous avons renversé la situation : Peurot est devenu le prétexte de l'entretien… Ainsi nous lui avons retourné le compliment. Pour finir, une question classique : quelles sont tes activités actuelles et quels sont tes projets ?*

Rémy Pénard : On est trois dans un projet : Francis Lavoute, Isabelle Pringaud et moi, on se réunit une fois par mois dans un petit atelier. Ce projet s'appelle « L'atelier 173. Le RIF » : Rémy, Isabelle, Francis.